

Torie, Toward, Gérald Zahnd

Galerie Frédéric Palardy, 307, rue
Sainte-Catherine ouest
(jusqu'au 5 octobre)

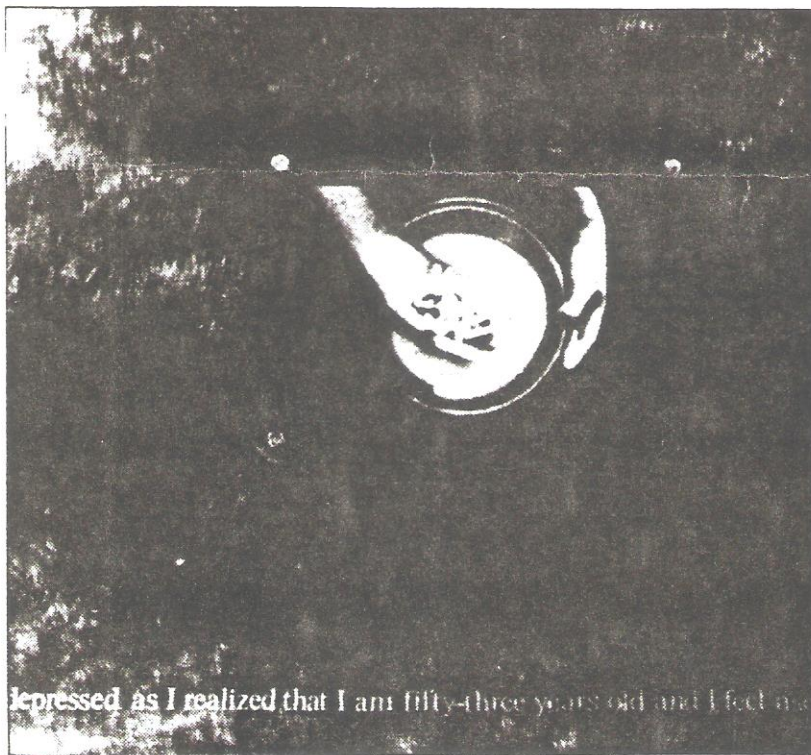
Jean Dumont

BIEN DES PHOTOGRAPHES, et plus particulièrement les artistes qui utilisent la photo comme moyen de penser, tentent de contourner le caractère inéluctablement présent du médium photographique, cet instant, si court soit-il, où le geste de l'artiste lui échappe pour être actualisé, figé, pris en charge par la machine.

Les procédés employés sont aussi divers que le sont les démarches et les propos des artistes qui les utilisent, mais ils ont tous en commun, du point de vue du spectateur, d'introduire dans l'esprit de ce dernier un doute sur le statut de fait de l'image photographique. Un peu comme si le présent ne s'actualisait pas, restait indéfiniment en l'état d'une sorte de possible suspendu entre le passé et le futur.

C'est le cas particulièrement dans l'intéressante exposition de Sandra Semchuk, à la Galerie Chantal Boulanger. Pénétrer dans son monde m'a demandé un peu de temps. Jusqu'à ce que comprenne qu'il ne fallait pas lire ses séries de photos comme une suite d'instantanés successifs, comme une narration faite avec des mots uqi, même prononcés à voix basse, découperaient le temps en une myriade de temps imperceptibles, presque des non-temps, mais qu'il fallait que chaque spectateur vive les séquences photographiques comme une action, une expérience silencieuse et sans rupture.

Nombre des clichés cibachromes de Sandra Semchuk sont bougés, glissés. On croirait que la caméra a été employée comme un pinceau, déposant la couleur sur le papier plutôt qu'en donnant l'image. Inutile de raconter ce que les textes sérigraphiés sur la toile de parachute qui borde l'installation tentent de traduire dans les mots de la raison. Disons simplement que, suite à une crise cardiaque subie par son père, l'artiste a été amenée à réfléchir à la mort possible de celui-ci, et à la confrontation entre sa propre conscience de cette éventualité et sa mémoire d'un temps où le noyau de la famille n'était pas menacé. Sortez avec elle, dans la première séquence de photos, de la tente où elle habite à côté de la maison de son père, et rentrez à ses côtés, dans la seconde, dans la chambre de ce dernier, et vous comprendrez que c'est ce mélange intime entre le présent jamais joué et la mémoire jamais effacée qui est à la base de ce temps non linéaire et sans rupture dans lequel baigne l'oeuvre et dont dépend le propre ré-



« ... Déprimée en réalisant que j'ai cinquante-trois ans et me sens inutile », de Torie Toward.

cit du spectateur.

Même si, à la Galerie Palardy, le véritable propos de l'installation photographique de Torie Toward, une très jeune artiste fraîchement issue de l'Université Concordia, est un regard sur le sort de dépendance réservé encore de nos jours à la femme dans nos sociétés patriarcales, c'est bien encore là par une confrontation entre le quotidien et la mémoire, entre le personnel et le public, l'intime et l'autre, que l'artiste part à la conquête de son présent en le muant en un possible indéfini.

Elle utilise des photos empruntées, aux archives familiales; des photos qui sont bien toujours des instants figés, mais des instants qui datent dans la détérioration physique des clichés. Elle les expose sur des tôles d'acier grossièrement polies, pour nier le caractère précieux des cadres et des passe-partout. Sous ces grandes photos qui disent les autres,

elle en place de minuscules qui disent sa vie : l'Afrique, le bateau, les rues, les êtres aimés...

Imprimés sur l'acier, les mots en majuscules sont la langue du monde : « CIVILISATIONS PERDUES », « CONNAISSANCES ACQUISES », ceux en minuscules sont l'aveu de l'intime : « Ma famille et moi vont bien... », « ... déprimée en réalisant que j'ai 53 ans et que je me sens inutile ». Quant au Jack du titre : ne cherchez pas, il est l'homme, celui qui pèse partout, sans être jamais présent.

Intercalés entre les grands témoignages des archives : des clichés récents d'un sujet unique, une casserole de cuisine dans laquelle des mains de femme apprennent à disposer les lettres de l'écriture, à conquérir le langage qui libère... Je ne suis pas sorti indemne de cette remarquable efficacité.

Ne manquez pas, non plus, dans l'autre espace de cette galerie, l'exposition d'un tout autre genre que sont *Les murs urbains* de Gérald Zahnd, une production qui, sur le fond d'une grille presque constructiviste, constitué de la trace de photos de magazines de mode décalquées au moyen d'un procédé particulier à la surface du papier Arches, bâtit au crayon gras un monde de graffiti d'une étonnante générosité.

Les oeuvres sont réalisées par séries : *Noctuelles, Suite pour Louise, Nativité*... Dans certaines de ces pièces, les nudités par exemple, la charge émotive est livrée par le lyrisme des ajouts de surface au crayon gras. Dans d'autres, il faut prendre la patience de lire, sous l'apparent ludisme des graffiti, la détresse réelle des corps féminins que l'on distingue à peine. Il faut deviner dans la position de ces corps, dans leur répétition abondante et obsessionnelle, les oppositions, le doute, l'exploitation publicitaire et parfois dégradante. Et puis dans un coin du tableau, souvent le coin droit, en bas, dans une trace plus précise que les autres, l'aveu de l'admiration pour les corps et de la profonde amitié pour les êtres...